

La guerre des puces, ou La
chanteloupée / , poème en
trois chants, par J.-J.
Barthélemy

Barthélemy, Jean-Jacques (1716-1795). Auteur du texte. La guerre des puces, ou La chanteloupée / , poème en trois chants, par J.-J. Barthélemy. 1829.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

INVENTAIRE

14983

LA

GUERRE DES PUCES,

OU LA

CHANTELOUPÉE,

POÈME EN TROIS CHANTS,

Par D. - S. Barthélemy,

PRIX : 50 CENT.

Paris,

LIBRAIRIE DE A. J. SANSON,

LIBRAIRE DE S. A. R. M^{te} LE DUC DE MONTPENSIER,

Palais-Royal

Y

1829.

Le lecteur trouvera peut-être que j'ai traité l'article des vendanges un peu trop superficiellement; mais j'ai cru ne devoir pas entrer dans tous les détails qui concernent la récolte du raisin: et m'en tenir simplement à ce que j'en ai dit dans la crainte de m'écarter de mon sujet.

Du Cuvage.

Les cuves devront être lavées avec de l'eau chaude, immédiatement avant que d'y intro-

quatre la vendange, si elle est bonne par un

I.A

Guerre des Lucea.

No

14983

BIBLIOTHÈQUE OMNIBUS.



I^{re} PARTIE. — MORALE.

- RELIGION. *Les Opinions du Bonhomme Chrétien.*
PHILOSOPHIE. *La Philosophie du Bonhomme Content.*
ECONOMIE. *La Science du Bonhomme Richard.*
MOEURS. *Les Maximes du Bonhomme Lafontaine.*

II^e PARTIE. — SCIENCES.

- GRAMMAIRE. *Le Petit L'homond.*
ARITHMÉTIQUE. *Le Petit Barème*
ASTRONOMIE. *Le Petit Delalande.*
GÉOGRAPHIE. *Le Petit Sanson.*
MYTHOLOGIE. *Le Petit Demoustier.*
HISTOIRE. *Le Petit Leragais.*

Quelle que soit la réussite de cette petite Encyclopédie, tous les volumes annoncés ci-dessus seront imprimés; mais si le succès répond à mes espérances, ce que j'ose croire, tant à cause de la modicité du prix (5 sols le volume) qu'à cause de la circonspection observée dans la rédaction, et qui doit rendre cette Collection agréable A TOUS, ainsi que le titre de *Bibliothèque Omnibus* l'indique; si donc mon espoir se réalise, je ferai paraître une TROISIÈME PARTIE, LITTÉRATURE, qui se composera de Morceaux choisis et extraits des meilleurs prosateurs; une QUATRIÈME PARTIE, Littérature aussi, mais Poésie, pourra suivre, et même une CINQUIÈME et dernière, *Arts et Métiers.*

A. J. SANSON.

Impr. de CARPENTIER-MÉRICOURT, r. Trainée, N. 15.

LA
GUERRE DES PUCES,

OU LA

GHANTELOUPÉE,

POÈME EN TROIS CHANTS,

Par N. - N. Barthélemy,



Paris,

LIBRAIRIE DE A. J. SANSON,

LIBRAIRE DE S. A. R. M^r LE DUC DE MONTPESSIER.

Palais-Royal.

•
1829.

AVERTISSEMENT.

C'est au château de Chanteloup que cette plaisanterie fut composée, pour amuser madame la duchesse de Choiseul, qui, autant par estime pour l'auteur qu'elle aimait beaucoup, que par le cas qu'elle fit du poème, conserva la *Guerre des Puces*.

Sans cette heureuse circonstance, cet opuscule poétique eut eu, sans doute, le même sort que beaucoup d'autres poésies légères, non moins spirituelles et gracieuses, du même auteur, qui furent insérées dans le *Mercur*e, mais qui sont perdues aujourd'hui pour le public; BARTHELEMY, trop modeste pour en apprécier l'importance, ayant négligé de les signer.



LA
HANTELOUPÉE,

OU

LA GUERRE DES PUCES.

CONTRE MADAME L. D. DE CH.



Je vais chanter cette fatale guerre
Que, de nos jours, les enfants de la terre,
Insectes vils, Titans audacieux,
Ont eu le front de porter jusqu'aux cieux.

seront pressés avec d
lanches,

Je chanterai des ligues redoutables,
De noirs complots, des combats effroyables,
Dans ses foyers un grand peuple écrasé,
Dans sa splendeur un trône renversé.
C'est vainement qu'un héros magnanime
Veut s'opposer aux rigueurs des destins ;
Il est lui-même entraîné dans l'abîme.
Tels sont des dieux les décrets souverains.

Éloignez-vous, Grâces enchanteresses,
Je ne dois peindre ici que des malheurs.
Sortez du Styx, déités vengeresses,
Sur mes tableaux répandez vos couleurs ;
Que de vos traits la douloureuse empreinte
Dans tous les cœurs fasse naître la crainte,
De tous les yeux fasse couler des pleurs.

Non loin des bords arrosés par la Loire
Est un château, superbe monument,
Où de Choiseul étincelle la gloire ;
Philis en est le plus bel ornement.

Elle y paraît, lorsque les fleurs naissantes
De leur attrait embellissent les champs ;
Elle en revient, quand sous les faux tranchantes
On fait tomber les épis jaunissants.
Un peuple entier, heureux par sa présence,
Par ses bienfaits, par sa reconnaissance,
Court auprès d'elle, et se fait un devoir
De la bénir, de l'aimer, de la voir ;
Craint de la perdre ; après l'avoir perdue,
Demande au Ciel qu'elle lui soit rendue ;
Et tour à tour il se sent émouvoir
Par le plaisir, le regret et l'espoir.

Dans ce séjour elle amène avec elle
Quelques amis, ses chiens, ses perroquets,
Et des Stuarts cette histoire éternelle
Qu'elle a toujours, qu'elle ne lit jamais.

Or, un beau soir, après s'être attifée,
Prête à goûter les douceurs de Morphée,
Elle aperçut au chevet de son lit

Un gros point noir. D'abord elle en pâlit ;
Mais aussitôt, rappelant son courage ,
Avec esprit elle arrange ses doigts ,
Fond sur la puce et la met aux abois.
L'insecte pris, quel sera son partage ?
Jamais Philis n'aura la cruauté
De l'écraser ; son ame est trop sensible.
Elle fait choix d'un tourment moins horrible ,
Qu'elle a , dit-on , elle-même inventé ,
Et qui produit une mort insensible.
Le criminel de cire encuirassé ,
Dans une épingle aussitôt embroché ,
Aux feux ardents d'un flambeau rapproché ,
Cuit lentement , et tombe goutte à goutte.
Ami lecteur , vous conviendrez sans doute
Qu'en aucun temps , aucun législateur
N'a dans ses lois montré tant de douceur.
Or, vous saurez qu'en ce dernier solstice
La puce avait épousé Grand-Glouton ,
Le plus grand roi des puces du canton ,
Et qu'au moment de son cruel supplice ,

Deux de ses fils, Petit-Pied et Raton,
S'étaient tenus cachés dans la courtine,
D'où se sauvant par un heureux détour,
Étaient rentrés dans la pièce voisine,
Où Marianne a fixé son séjour,
Où Grand-Glouton tenait souvent sa cour.

Les orphelins arrivent hors d'haleine;
Aux pieds du roi se traînant avec peine,
Parlent tous deux, quoiqu'à bâtons rompus.
Leurs cris perçants, toujours interrompus
Par des sanglots, font vainement entendre
Ce qu'ils ont vu, ce que ne peut comprendre
De Grand-Glouton l'entendement obtus.
Trop sûr enfin que sa femme n'est plus,
Aux doux accents de leur voix gémissante,
Le rauque son de sa voix mugissante
Souille les airs des plus affreux serments,
Entremêlés d'horribles hurlements.

Comment, dit-il, on distille ma femme !

O Belzebut, Mahomet, Notre-Dame
Secourez-nous.... Mais plutôt, le conseil.
L'œil égaré, dans un sombre appareil,
Il vient, chancelle et monte sur son trône.
Dignes soutiens, dit-il, de ma couronne,
Vous ne pourrez être instruits de mon sort
Sans éprouver l'horreur qui m'environne.
Il est des maux plus cruels que la mort.
Ma chère épouse, oui, votre impératrice,
Vient de périr dans un auto-da-fé ;
Déjà son corps est tout liquéfié.
Cette Philis, cette ame bienfaitrice,
Se constitue en grande inquisitrice.
C'est ce bourreau qu'il s'agit d'immoler.
Son sang impur doit aujourd'hui couler.
Suivez mes pas ; fondons sur la coupable
C'est en perçant de mille et mille traits
Ce cœur d'acier, cette ame impitoyable
Qu'on doit punir de semblables forfaits.

Par ce discours les ames embrasées

Flattent du roi les fureurs insensées.
Mais Goliath modère cette ardeur.
Guerrier fameux, redoutable frondeur,
Il a la force et la valeur d'Achille.
Son vaste corps, aussi nerveux qu'agile,
Couvre en tous sens deux lignes de terrain.
Aimé du peuple, haï du souverain,
Il ne peut voir sans un dépit extrême
Un autre front ceindre le diadème.

Prince, dit-il, je sais que votre bras
S'est signalé dans l'horreur des combats ;
Mais je soutiens que la gloire est un crime
Quand elle nuit au bonheur des sujets.
Vous méditez de sublimes projets ;
Mais cette guerre est-elle légitime ?
Philis, dit-on, a surpris dans son lit
Le digne objet dont la perte vous touche ;
Quel droit a-t-on de partager sa couche ?
Eh ! laissons-la dormir toute la nuit ;
On l'importune assez dans la journée.

Notre jeunesse, ardente, forcenée,
Voudrait la joindre, et prendre entre ses draps
Des libertés qu'elle n'approuve pas.

Oh ! mes amis, l'erreur qui vous fascine,
J'en suis garant, va vous perdre en ce jour.

Si vous voulez tâter des gens de cour,
N'avez-vous pas la douce Maroquine (1),
Cette Thétis, objet de tant d'amour,
Cette Bébé, sa fidèle compagne ?

Ah ! croyez-moi, leurs attraits, leurs faveurs,
Doivent suffire aux puces de campagne.

N'aspirons pas à de plus grands honneurs ;
Enfin, surtout n'approchons de nos maîtres
Qu'avec respect ; leur facile bonté
Nous suffira dans ces climats champêtres,
Si nous suivons les lois de l'équité.

Mais sur leurs pas multiplier les pièges,
Sur leurs secrets étendre son regard,

(1) Petite chienne.

Porter sur eux des pattes sacrilèges,
Et dans leur sein enfoncer le poignard,
De tels délits ne se pardonnent guère,
Et leurs auteurs ont tout à redouter.

Que craindraient-ils ? et que peut-on leur faire ?
Répond le roi tout prêt à s'irriter.

— Ce qu'on en fait ? On les envoie au pape (1),
Dit Goliath. A ces mots le satrape
Grince des dents, écume de fureur,
Puis il s'écrie : Ainsi donc, téméraire,
Tu t'applaudis d'être à mes vœux contraire !
Sujet perfide, importun discoureur,
De la révolte impétueux apôtre,
Parle, réponds : ton maître est outragé,
Doit-il se taire et n'être point vengé ?
Ma femme est morte... — Eh bien, prends-en
Dit fièrement le vaillant Goliath ; [une autre,
Et sur-le-champ se prépare au combat.

(1) Allusion à un événement fort connu auquel le D. de C. eut beaucoup de part.

Tels deux lions aux meurtres exercés,
Les yeux ardents et les crins hérissés,
Vont assouvir les dévorantes haines
Qu'un feu jaloux allume dans leurs veines ;
Tels nos rivaux, terribles, furieux,
Font à l'envi les apprêts odieux
De leur trépas. Dans leurs pattes ils soufflent ;
Leurs dos courbés s'étendent, se boursoufflent.
Impatients de se percer le flanc,
Le noir transport qui dévore leur ame
S'exhale au loin, et leurs yeux teints de sang
Font rejaillir de longs sillons de flamme.

Tout pâlisait, tout tremblait au sénat ,
Tout annonçait une affreuse tempête,
Quand tout-à-coup se lève Grosse-Tête ;
C'est le Nestor des conseillers d'état.
Quatre cents fois il a vu la lumière
De feux nouveaux éclairer sa paupière.
Son corps se traîne à l'aide d'un fêtu.
Mais sa sagesse et sa rare vertu

N'ont point du temps éprouvé la puissance.
Il parle encore avec cette éloquence
Dont la douceur captive les esprits.

O vous, dit-il ! ô mes enfants chéris !
Illustres chefs ! chacun de vous possède
Un attribut dont il s'enorgueillit :
L'un, le pouvoir, auquel tout obéit ;
L'autre, la force, à laquelle tout cède.
Pourquoi faut-il que ces distinctions
Soient de nos maux la funeste origine ?
Ignorez-vous que vos divisions
De cet état vont hâter la ruine ?
Calmez plutôt cette aveugle fureur,
Et désormais, à mes avis dociles,
Exécutez des projets plus faciles
Dont l'ennemi soit saisi de terreur.

Dans ce recoin, tout au haut de ce poêle,
Une araignée a déployé sa toile.
Conseillons-lui de changer ce séjour

Pour les beaux lieux où Philis tient sa cour.
Que tous les soirs, sur les lambris errante,
Elle paraisse en comète effrayante ;
Que d'autres fois, se glissant sur un fil,
Au sein des airs elle soit suspendue,
Comme une épée. A l'aspect du péril,
Notre ennemie, interdite, éperdue,
S'éloignera de ce lieu fortuné.

Mais, pour ourdir une pareille intrigue,
Il faut de l'art. Peut-être qu'Arachné
Refusera d'entrer dans cette ligue,
Et choisira, sans la moindre pudeur,
Pour son dîner monsieur l'ambassadeur.
Dans ce danger il faut un grand exemple.
Oh ! vous, amis, que dans ce jour d'effroi
L'état implore et l'univers contemple,
Qui de vous tous acceptera l'emploi
De ménager cette alliance ? — Moi,
Dit un héros, plein d'esprit et d'audace,
Jeune et traînant tous les cœurs après soi.

On applaudit. Le roi saute et l'embrasse,
Lui fait présent d'un riche baudrier,
Et Salisson, c'est le nom du guerrier,
Ivre d'encens, mais exempt de surprise,
Fait les apprêts de la noble entreprise.



CHANT II.

TRISTES mortels, qui, pour vous rendre
Employez l'art, épuisez la nature, [heureux,
Tous vos plaisirs ne sont qu'une imposture
Qui vous dérobe à l'objet de vos vœux.
Si le bonheur est la santé de l'ame,
Il doit régner dans le calme des sens,
Dans le concert des désirs innocents,
Dans les douceurs d'une paisible vie,
Où sans apprêt, sans crainte, sans envie,
Sans y penser, on jouit sans dégoût,
On rit d'un rien, on s'amuse de tout.
Repos charmant, délicieuse ivresse,
Où du passé l'on perd le souvenir,

Où rarement on pense à l'avenir,
Où le présent n'a rien qui n'intéresse.

O Chanteloup, ô séjour plein d'attraits!
Vous nous faisiez goûter l'heureuse paix
Dont j'ai tâché de crayonner l'image,
Quand tout-à-coup ce serpent qui jadis
D'Adam et d'Ève altéra le ménage,
Vint se glisser dans notre paradis.
Mais revenons à notre Alcibiade,
A Salisson, qui, d'un esprit rassis,
N'est occupé que de son ambassade.
Il prend un brin de feuille de laurier
Qui lui tient lieu de rameau d'olivier,
Puis il saisit une aile détachée
De papillon, et l'ayant dépecée,
Il en construit un joli caducée.

Il part soudain, sans être retenu
Ni par les cris d'une épouse en furie,
Ni par les pleurs d'une amante chérie.

En quelques sauts le voilà parvenu
Tout près des lieux où la triste araignée
Des mouchérons filait la destinée.
Là, quels objets s'offrent à ses regards !
Il aperçoit sur des toiles branlantes
De mille morts les dépouilles sanglantes,
Des corps flétris et des membres épars ;
Plus loin encor des victimes tremblantes,
Et s'agitant en vain de toutes parts
Pour secouer leurs chaînes accablantes.

Dans le moment qu'immobile, interdit,
Notre guerrier et s'arrête et balance,
Le monstre noir se cache et se blottit,
Le suit des yeux, et respire en silence ;
Puis, comme un trait, sur la toile s'avance ;
Mais étonné des symboles de paix
Que Salisson a pris pour sa défense,
Il sent calmer ses mouvements secrets,
Et sur son dos ayant pris l'excellence,
Il la transporte au fond de son palais.

Là, dépouillant son naturel farouche,
Fidèle aux lois de l'hospitalité,
Dans un festin par ses mains apprêté,
Il lui présente une tête de mouche.

Et cependant le négociateur,
De l'araignée intrépide flatteur,
Paraît surpris de sa grâce touchante,
Exalte fort sa beauté ravissante,
Ses bras si longs et son corps si petit ;
Entend finesse à tout ce qu'elle dit,
Et par degrés fait couler dans son ame
D'un sot orgueil le dangereux poison.
Pardonnez, reine, au zèle qui m'enflamme,
Ajoute-t-il ; mais vous, votre maison,
Devez périr par un complot infame :
Philis, qu'entoure un peuple d'assassins,
Hier au soir étouffa de ses mains
De notre roi la malheureuse femme :
Ce sort cruel, cet horrible tourment,
N'en doutez pas, Philis vous le prépare.

Sa voix est douce, et son cœur est barbare.
Dans ses fureurs elle a fait un serment
Qui de vos maux va devenir l'époque.
Elle disait : Je veux que loup me croque,
Si désormais l'araignée en ces lieux
Ose montrer son aspect odieux.
Cherchez partout le noir et vil insecte ;
Contre le mur brisez sa race infecte.
Elle parlait de vous en ce moment,
Illustre reine, et sa jalouse rage
Associait le mépris à l'outrage.
Il faut ou fuir, ou venir promptement
Par votre aspect conjurer cet orage.

Qu'ai-je entendu ? réplique fièrement
Sa majesté. Moi, reine des corniches,
Des modillons, lambris, alcôves, niches,
Abandonner lâchement le séjour
Où je commande, où j'ai reçu le jour !
Moi qui, plaçant mon trône sur les faîtes,
Bravai cent fois les éclairs, les tempêtes ;

Qui, tous les jours, sans trembler, sans pâlir,
Reste tranquille au milieu des abîmes!
Non, ce n'est point dans des rangs si sublimes
Qu'une grande ame apprend à s'avilir.
C'est à Philis de ramper sur la terre,
Et c'est à moi de régner dans les cieux.
J'irai demain lui déclarer la guerre ;
Demain j'irai me montrer à ses yeux,
Et mes regards, au défaut du tonnerre,
La forceront d'abandonner ces lieux.
Allez, allez, dites à votre maître
Que j'aurai soin de venger son honneur,
Et que Philis va bientôt me connaître.

A ce discours l'adroit ambassadeur
Prend congé, part, revient en diligence,
De ses travaux reçoit la récompense,
Et reste affable au sein de la faveur.

Digne rival de Dossat, de Destrade,
Charmant Boufflers, après votre ambassade,

Tel on vous vit, modeste en vos succès,
Vous dépouiller du titre d'excellence,
Et recevoir cent vingt écus de France
Des mains d'un roi généreux à l'excès,
Sans que l'éclat d'une telle opulence
Vous eût rendu d'un difficile accès.

Le lendemain était un jour funeste,
Un vendredi, jour que Philis déteste ;
Car il influe et jette un sort maudit
Sur ce qu'on fait : Château-Renaud l'a dit ;
Elle l'a su par sa bonne nourrice,
Qui le tenait d'une excellente actrice,
Qui le tenait d'un jeune cavalier,
Qui le tenait d'une religieuse,
Qui le tenait d'un père cordelier,
Qui l'avait su par une ravaudeuse.
Le fil heureux de cette vérité
Se prolongeant par ces routes obliques,
Monte fort haut dans les fastes antiques,
Ira fort loin dans la postérité.

Si l'araignée avait été savante
Comme Philis, elle aurait attendu
Qu'un jour plus pur de sa clarté brillante
Eût éclairé son projet suspendu.
Mais elle part sous les plus noirs auspices,
Sans consulter les dames de la cour.
Sur le penchant de mille précipices,
Par monts, par vaux, par maint et maint détour,
Elle va, vient, descend, remonte, grimpe,
Arrive enfin au sommet de l'Olympe,
Précisément au-dessus du fauteuil
Où, tous les soirs, Philis se tient assise.
Or, Salisson, qui la suivait de l'œil,
Voulut savoir la fin de l'entreprise.
Dans le salon il entre à petits pas,
Marche sans bruit sur le bout de la patte,
Y voit Thétis (1), qui sur la molle ouatte
Fait reposer ses innocents appas.
Cédant alors à l'espoir qui le flatte,

(1) Petite chienne.

Dans cet asile à ses regards offert
Il va chercher le vivre et le couvert.

L'astre brillant finissait sa carrière ;
A la faveur de la beauté du jour,
Philis errait dans les champs d'alentour ;
Dans les hameaux, dans une humble chaumière,
Elle portait sans faste des secours.
Elle y portait ces bienfaits, ces discours
Qui, dans les cœurs flétris par l'indigence,
Font luire encore un reste d'espérance.
Elle revient avec Gatti (1), l'abbé (2),
Et son cher oncle (3). On soupe, on a soupé.
Dans le salon on rentre, on se promène ;
Et puis chacun raisonne comme il peut,
Et puis chacun joue à tout ce qu'il veut,
Et puis Philis tout doucement ramène
De son époux les grâces et l'esprit,

(1) Médecin italien.

(2) L'abbé B.....

(3) Le B. de Thiers.

Et les talents, et sa bonté profonde ;
Elle en disait ce que chacun en dit,
Et le disait mieux que personne au monde.

Mais dans l'instant, ô prodige ! ô malheur !
Comme un éclair part un cri de douleur ;
C'est elle-même. A peine elle respire,
Sa faible voix sur ses lèvres expire.
Le cri redouble et répand la terreur.
L'oncle frémit, Gatti fait la culbute,
Hors de lui-même, entraînant dans sa chute
Le trésorier de Saint-Martin de Tours (1).
Chacun s'écrie : Au voleur, au secours,
Au revenant ! — Non, non, à l'araignée,
Disait Philis, elle tombe sur moi.
De ses guerriers la troupe consternée
Sent en secret augmenter son effroi.
Le tocsin sonne. A ce signal d'alarmes
Confusément se rangent sous les armes

(1) L'auteur.

Valets de chambre, officiers, cuisiniers,
Laquais, frotteurs, cochers, palefreniers.

Raquette en main, Gatti marche à leur tête.
Au milieu d'eux il fulmine, il tempête.
Trois fois il lance un volant dans les airs.
Le monstre rit de ses efforts divers.
Mais le héros qu'un tel outrage anime,
Presse les rangs, et donne le signal
Avant-coureur d'un assaut général.
Pour seconder sa fureur légitime
On voit soudain voler coussins, chapeaux,
Livres, papiers, mitaines et manteaux.
Vers les lambris les broches se hérissent,
L'air s'obscurcit, les lumières pâlissent.
De tous côtés l'image de la mort
Vient assaillir l'araignée interdite.
Son cœur ne peut se soumettre à la fuite
Et sait braver les outrages du sort.
Elle s'élançe aussitôt de la voûte,
Et dans les rangs de l'ennemi troublé

Tombe en fureur. L'armée est en déroute :
Gatti lui seul n'en est point ébranlé,
Et, soutenu par l'ardeur qui l'embrase,
Il court au monstre, et sous ses pieds l'écrase.

De sa valeur tous les soldats surpris,
Pendant trois jours chantèrent sa victoire :
Mais le rayon le plus beau de sa gloire
Fut un regard qu'il obtint de Philis,



CHANT III.

Oui, la nature a posé des limites
Pour contenir en des bornes prescrites
Des passions l'essor impétueux.
L'homme pervers et l'homme vertueux
Doivent tous deux, par divers sacrifices,
Assujétir leurs penchans combâttus.
Il faut que l'un soit maître de ses vices,
L'autre le doit être de ses vertus.
Si dans le mal l'excès est effroyable,
Cet excès même en prévient le danger.
Mais dans le bien comment se corriger
De cet abus que tout rend excusable,
Et qui pourtant, par un sort déplorable,

Produit l'effet d'un dangereux poison ?
Un rien déchire une ame trop sensible.
La bonté même est très-souvent nuisible.
On déraisonne à force de raison.
Trop de vertu rend un homme sauvage,
Et l'on se perd à force de courage.
Tel fut le sort du pauvre Salisson.

Par son récit la cour infortunée
Avait appris la mort de l'araignée.
Cette nouvelle avait dans un clin-d'œil
Semé par tout l'épouvante et le deuil.
L'un court au temple, invoque Proserpine,
L'autre humblement se frappe la poitrine.
Les généraux, tous au conseil d'état
Viennent en foule, excepté Goliath,
Qui, sans respect et d'une dent profane,
Dans ce moment fourrageait Mariane.

La peur ayant glacé tous les esprits,
On voit déjà la cruelle Philis

Par son exemple ordonner le carnage,
Et n'épargner ni le sexe ni l'âge,
Piller, brûler, et de ses propres mains
De Grand-Glouton ravager le royaume.
C'est Annibal qui marche droit à Rome,
C'est Attila, le fléau des Romains.

Un orateur, de sa patte étendue
Traçant en l'air des gestes élégants,
Marchons, dit-il, contre les intrigants ;
Mais marchons tous. La patrie est perdue,
Si Scévola, Brutus, Harmodius
N'enflamment point nos esprits abattus.
C'est en son nom que ma voix vous appelle :
Rien de si beau que de mourir pour elle.

Vivre pour soi me semble encor plus beau,
Répond un autre. Il a bien fait ses classes,
L'illustre membre, et je n'ai ni ses graces,
Ni son savoir ; mais son bouillant cerveau
De la raison n'atteint pas le niveau.

On a grillé de Grand-Glouton l'épouse;
Qu'importe à moi, que Philis trop jalouse
Ait fait le coup ? Un pareil attentat
Ne fut jamais une affaire d'état.
Sauve qui veut l'honneur de la couronne,
Je suis d'avis de ne forcer personne.
Il faut, dit-on, nombre de combattants
Pour assurer de si hautes vengeances ;
Je répondrai qu'il est encore temps
De réunir les plus grandes puissances.
Punaises, pous, puces et pucerons,
Rats et souris, teignes, mites, cirons :
Si c'est trop peu de ceux de la Touraine,
Faites venir ceux du Perche et du Maine,
Et vous aurez cinq à six millions
De dents, de traits, de griffes, d'aiguillons.
Tant de soldats garants de la victoire
Vous suffiront sans l'appui de mon bras.
Je suis né libre ; aux honneurs du trépas,
Je vous le dis, et vous pouvez m'en croire,
Je ne suis pas empressé de courir,

Et je veux vivre avant que de mourir.

Comme les flots s'élèvent et se brisent,
Tous les projets s'enfantent, se détruisent.
On parle, on crie, et le seul désespoir
Semble éclairer l'intérêt, le devoir.

Dans cet instant, Grosse-Tête s'avance.
A son aspect, tout le monde, en silence,
Sent dans son cœur renaître quelque espoir.
Voici, dit-il, ce que l'expérience
Depuis long-temps m'a fait apercevoir :

L'homme a la force, et nous avons l'adresse.
Je connais bien son pouvoir, sa faiblesse.
Est-il tranquille, il faut qu'à tout propos
De son voisin il trouble le repos.
Si l'un d'entre eux a la puce à l'oreille,
Plus de bonheur ; soit qu'il dorme ou qu'il veille
Des soins cuisants, une secrète horreur,
Glacent d'effroi son esprit et son cœur ;

Et dans l'accès d'un funeste délire
Il porte au loin le trait qui le déchire.
Oh ! si mes sens, par le temps affaiblis,
Pouvaient m'offrir encore leurs services,
De quelle ardeur, avec quelles délices,
J'attaquerais l'oreille de Philis !

— Non, non, moi seul dois remplir votre at-
Dit Salisson ; j'ai bravé le courroux [tente,
De l'araignée, il me sera plus doux
De caresser une oreille charmante.

De tous côtés un murmure flatteur
D'un tel succès lui décerne l'honneur.
Suivi des vœux de toute l'assemblée
Il disparaît. Son amante accablée
L'apprend et court au-devant de ses pas.
Elle l'arrête ; et, d'une voix mourante,
Elle s'écrie : Ah ! vous ne fuirez pas.
Plutôt me voir à vos pieds expirante,
Que d'endurer le noir pressentiment
Qui ne me montre, en ce cruel moment,

Autour de vous qu'un affreux précipice.
O juste ciel ! je n'ai qu'un sentiment,
Pourquoi faut-il qu'il fasse mon supplice ?
J'ai trop souffert de vos premiers exploits,
Je ne saurais rappeler ma constance
Et supporter une seconde fois
Votre danger, mes frayeurs, votre absence.
A quelle horreur mes jours sont condamnés !
Quoi ! vous m'aimez, et vous m'abandonnez !

Daignez calmer, charmante Sauterelle,
Cette douleur, cet aimable transport,
Dit Salisson. Le devoir me rappelle,
Et la patrie exige de mon zèle,
Pour la sauver, un généreux effort.
Oui, je le sens ; mais ce n'est pas pour elle.
Je veux vous plaire à force de vertus,
Vous mériter pour mieux vous plaire encore.
Ah ! soutenez mes esprits abattus.
Ne craignez rien : à la troisième aurore,
Je reviendrai me ranger sous vos lois ;

Je reviendrai, brillant de mes exploits,
Vous adorer, dissiper vos alarmes,
Auprès de vous goûter un doux loisir.
Jugez combien cette gloire a de charmes,
Puisqu'elle est jointe à l'espoir du plaisir.

Eh ! que me font ta gloire et ta patrie ?
Je ne vois plus que tes jours en danger,
Que tes serments, que ma flamme trahie,
Et qu'un ingrat dont je dois me venger.
C'est trop souffrir ma honte et tes injures ;
Et si les dieux punissent les parjures,
Témoins des maux que tu me fais souffrir,
Puissent-ils.... Non, je ne puis te haïr.
Non, je ne puis me condamner à vivre.
Je puis mourir. Permets-moi de te suivre ;
Je combattrai pour tes jours précieux,
Tu combattras avec moi, sous mes yeux.
Les feux brûlants dont je suis pénétrée
Seconderont l'effort de ta valeur,
Et sur tes pas ton amante éplorée

Partagera ta gloire ou ton malheur.
Un tel dessein alarme la tendresse
De Salisson. Mais déjà le temps presse,
Le jour paraît. Comment dissuader
L'amour en pleurs ? Il faut enfin céder.

En implorant le dieu qui les anime,
Les deux amants se mettent en chemin,
Dans les dangers se tiennent par la main,
Risquant cent fois de tomber dans l'abîme,
Jurent cent fois de ne se point quitter.
Et cependant à force de trotter
Ils ont atteint, par une noble audace,
Le ciel du lit, et puis la bonne grace,
Puis l'oreiller, puis le front de Philis.
Dans le sommeil ses sens ensevelis
Goûtaient la paix qui règne dans son ame ;
Et dans la chambre une lampe de nuit
Éclaircissait à peine par sa flamme
L'ombre épaissie aux environs du lit.

Le couple heureux, dans ces lieux introduit,

Est agité d'un trouble qu'il ignore,
Croit respirer la fraîcheur de l'aurore,
Et l'air brûlant qu'on respire à Paphos.
Puis Salisson laisse tomber ces mots
En soupirant : Pendant qu'elle sommeille
Emparons-nous de l'une et l'autre oreille ;
Prenez la droite, et je vais de ce pas
Saisir la gauche. A ces mots, Sauterelle,
Par un sentier qu'elle ne connaît pas,
Descend vers l'œil, et par malheur pour elle,
Va s'égarer dans des taillis touffus,
Dans la paupière.... Elle hésite et chancelle.
Elle s'épuise en efforts superflus,
Et simple, hélas ! comme une villageoise,
Elle se croit dans la forêt d'Amboise.

En vain ses cris appellent son amant.
Il approchait déjà de l'édifice
Qu'il a choisi pour son département.
Il en admire avec étonnement
Les beaux contours, l'élégant artifice.

Il y pénètre, et plein d'un saint respect,
Il le parcourt, il va de salle en salle,
Avec plaisir se perd dans ce dédale.

Mais le plaisir rend toujours indiscret.
Sur la peau fine il croit pouvoir sans crainte
De ses baisers laisser la douce empreinte.
Il se trahit ; son aiguillon tranchant
Croit l'effleurer, et la mord jusqu'au sang.
Philis s'éveille, et du brûlant caustique
Sent redoubler la vive impression.
Sa voix appelle avec émotion
Tintin, Mimi, Mariane, Angélique.
Aux cris perçants la sonnette répond.
On vient, on court en chemise, en jupon :
Flambeaux en main, ces ombres fortunées,
Près de Philis par l'amour entraînées,
Jettent sur elle un avide regard,
Poussent au loin draps, rideaux, couverture,
Cherchent partout, mais cherchent au hasard.
Un beau désordre est un effet de l'art ;

Il est plus beau s'il vient de la nature.

A la faveur du nouveau jour qui luit
Dans la forêt la puce prisonnière
Veut s'échapper, et Mimi la poursuit
Les doigts levés : cette jeune guerrière,
Le jour, la nuit, plus de cent et cent fois
S'est signalée en de pareils exploits.
Au premier choc elle prend Sauterelle,
Et sur-le-champ la brûle à la chandelle.
Triste témoin de ce spectacle affreux,
Le héros saute hors de la citadelle,
Bondit, voltige, escarmouche, étincelle,
Saute à travers et les bras et les feux,
Mord en courant la belle Mariane,
Pince Angélique, égratigne Tintin ;
Mimi l'attaque, et déjà sur son sein
Elle a reçu la piqûre profane.
Cinquante doigts levés contre ses jours
N'arrêtent point de ses fureurs le cours.
Et tous ces doigts qui s'avancent, reculent,

Qui tour-à-tour se pignent ou se brûlent,
De Salisson animent le transport.
Mais à la fin, par un dernier effort,
Phylis riant à gorge déployée,
D'un tour de main le prend à la volée,
Et sans pitié le condamne à la mort.
Notre héros, prêt à subir son sort,
La regardait, plus touché de ses charmes
Que des tourments qu'il va bientôt souffrir,
Et lui disait, en répandant des larmes :
Eh quoi ! c'est vous qui me faites mourir !



FIN.



TÉLÉMAQUE
travesti.

TÉLÉMAQUE
travesti.

ESPIÉGLERIES
de
L'ENFANCE.

HORACE et BOILEAU.

CARITE
et
POLYDORÉ.

BIBLIOTHÈQUE OMNIBUS.

— 000 —

I^{re} PARTIE. — MORALE.

- RELIGION. Les Opinions du Bonhomme
Chretien.
PHILOSOPHIE. La Philosophie du Bonho
Content.
ECONOMIE. La Science du Bonhomme
chard.
MOEURS. Les Maximes du Bonho
Lafont.

II^e PARTIE. — SCIENCES.

- GRAMMAIRE. Le Petit L'homond.
ARITHMÉTIQUE. Le Petit Barème.
ASTRONOMIE. Le Petit Deuilande.
GÉOGRAPHIE. Le Petit Sanson.
MYTHOLOGIE. Le Petit Demouëtier.
HISTOIRE. Le Petit Leragois.

Quelle que soit la réussite de cette Encyclopédie, tous les volumes annoncés dessus seront imprimés; mais si elle répond à mes espérances, ce que j'ose craindre tant à cause de la modicité du prix (5 *so volume*) qu'à cause de la circonspection prise dans la rédaction, et qui doit rendre la Collection agréable A TOUS, ainsi que le *de Bibliothèque Omnibus* l'indique, si mon espoir se réalise, je ferai paraître TROISIÈME PARTIE, LITTÉRATURE, qui se composera de Morceaux choisis et extrait des meilleurs prosateurs; une QUATRIÈME PARTIE, Littérature aussi, mais Poésie, pourra s'y joindre et même une CINQUIÈME et dernière, *Ar Métièrs*.

A. J. SANSON.

Impr. de CARPENTIER-MÉRICOURT, r. Traineée, N. 15

